



LA GUERRE SI VILE

G.I. JOE Une variation saisissante de réalisme et de brutalité sur le second conflit mondial par William Wellman, avec en regard un docu de John Huston.

LES FORÇATS DE LA GLOIRE de WILLIAM A. WELLMAN (Wild Side Vidéo, Collection Classic Confidentials). Édition Prestige, 39 €

Avec un bel entêtement, Wild Side poursuit l'exploration de films à la manière d'une épopée mythologique. A ce titre, *The Story of G.I. Joe*, titré en français *les Forçats de la gloire*, constituait un candidat rêvé à un tel traitement. La Seconde Guerre mondiale bat son plein quand naît le projet du film, directement inspiré par les chroniques d'Ernie Pyle, reporter «*embedded*» dans une unité de soldats sur le front d'Afrique du Nord puis d'Europe. Comme le relate le livre de l'historien et journaliste Michael Henry Wilson qui accompagne cette édition, Pyle s'était rendu populaire en Amérique grâce à la sobriété presque aride de ses chroniques.

Intensité. Pas d'héroïsme ou de patriotisme bravache dans les récits des batailles de Tunisie, de Libye ou d'Italie, mais des faits bruts, de la peur, du dégoût, de l'épuisement et du chagrin. Ce sont exactement les sentiments qui traversent le film de Wellman, relevant pratiquement d'un antimilitarisme ou, du moins, d'un pacifisme effarant quand on songe que la guerre est bien loin

d'être gagnée quand le tournage débute.

Hormis les scènes de combat dont beaucoup, comme souvent chez Wellman, privilégient la violence hors champ (comme le regard des soldats découvrant le premier de leurs camarades à tomber), le film gagne en intensité lorsqu'il s'agit de traduire l'insoutenable et pathétique épreuve que constitue le quotidien de la guerre. L'attente interminable dans des grottes humides, la boue gluante du camp retranché, les sanglots ravalés, les

Barbu et sale comme un peigne, Robert Mitchum, presque un inconnu, est admirable en sous-officier taciturne.

bricoles dérisoires qui rappellent le pays et l'unique préoccupation de rester en vie comme compagnon de route.

Aux côtés de Burgess Meredith, qui incarne Ernie Pyle, Robert Mitchum, alors presque un inconnu, est admirable en sous-officier taciturne. Barbu et sale comme un peigne, il condense à la fois le héros dont rêve l'Amérique et l'anonyme taiseux qui se tape le boulot sans rechigner parce que c'est comme ça et pas autrement que la guerre se terminera, si pos-

sible en victoire.

En complément précieux du film, le livre de Wilson donne d'abondants détails sur la préparation de l'œuvre, depuis la personnalité passionnante d'Ernie Pyle jusqu'au choix de William Wellman à la réalisation. Une occasion de rappeler le caractère légèrement enflammé du bonhomme, lui-même ancien pilote casse-cou pendant la Première Guerre au sein de la fameuse escadrille Lafayette, expérience qu'il racontera dans son dernier opus en 1958 (titré en français *C'est la guerre*).

Le plus fascinant reste la gémellité du film avec un documentaire, tourné moins d'un an

avant la fiction. Un jeune réalisateur avait alors filmé, au plus près du feu, les combats meurtriers précédant la prise du village de San Pietro. Le jeune homme était un certain John Huston, qui faillit perdre plusieurs fois la vie dans l'opération. Evidemment, cette édition contient le documentaire en question. On y découvre, en plans serrés, la violence des combats à la faveur, notamment, de caméras bousculées par le souffle des explosions et la poisseuse réalité des dizaines de cadavres mis en sac après chaque

assaut. On y voit aussi, dans une succession de plans étourdissants de brutalité, les vieillards, femmes et enfants de San Pietro sortir des montagnes où ils s'étaient réfugiés pour regagner leur village transformé en ruines fumantes. Les hommes ne sont plus là. Prisonniers, en fuite ou morts, personne ne le sait. Une femme, très droite, porte un cercueil sur la tête, comme un meuble rescapé des bombardements, mais personne ne dit qui elle va enterrer. «*Les deux plus beaux témoignages que nous ait donnés le cinéma américain pendant la Seconde Guerre mondiale se répondent, se complètent, s'éclairent mutuellement*», écrit Michael Henry Wilson.

Tireur. Comme pour parachever l'ensemble, le destin se chargera de mettre un point final cruel à l'histoire. Ernie Pyle, après avoir suivi les troupes américaines de la Normandie jusqu'à Paris, sera abattu par un tireur isolé à Okinawa quelques semaines avant la sortie du film.

Quant aux quelque 150 figurants du film, authentiques soldats de l'infanterie qui avaient effectivement participé à certaines batailles évoquées ici, ils périront tous dans le Pacifique. Dévasté, Wellman ne fut jamais capable de revoir son film.

BRUNO ICHER

ET AUSSI...

Le film de genre ne faisant plus guère recette en salles, il faut traquer en DVD les bonnes surprises, comme **TERRITOIRES**, du Français Olivier Abbou (M6 vidéo, 26 euros). A partir d'une trame qui suggère a priori plus le doute que la curiosité (quatre amis séquestrés par des flics demeurés aux Etats-Unis), le film marche à rebours d'une surenchère de violence dans laquelle les films français de genre se laissent souvent piéger. Dans cette représentation miniature d'un Guantánamo du pauvre, le film s'abstient de tout effet spectaculaire pour aller, au rythme des sévices psychologiques infligés aux héros, au plus profond d'une angoissante métaphore sur la



CARLOTTA

dental. Carlotta sort une édi-

tion DVD et Blu-ray de **PORTRAIT D'UNE ENFANT DÉCHUE**, de Jerry Schatzberg (15 et 30 euros), première incursion du photographe au cinéma, avant sa palme d'or avec *l'Epouvantail*. Déclaration d'amour à Faye Dunaway (*photo*), qui n'a jamais été aussi belle et vulnérable, *Portrait d'une enfant déchue* est une fresque intime d'un mannequin gagnée par la dépression. Avant d'en faire une fiction, Schatzberg avait travaillé sur un documentaire consacré à Anne Sainte Marie, top modèle sombrant dans la schizophrénie. Insatisfait par ses ébauches de doc, Schatzberg franchit le pas du cinéma, avec l'aide de la scénariste Carol Eastman (*Cinq Pièces faciles* de Bob Rafelson).

Pour mémoire, quelques-uns de nos chouchous de Cannes 2011 débarquent : **L'APOLLONIDE**, de Bertrand Bonello, chez France Télévisions vidéo, **LA GUERRE EST DÉCLARÉE**, de Valérie Donzelli, et **DRIVE**, de Nicolas Winding Refn, tous deux chez Wild Side avec, pour le dernier, un remarquable portrait du réalisateur danois par Laurent Duroche (version Fnac). **B.I.**